**Marie, ou les hasards d’une gloire posthume**

Décédée des suites d¹une agression, Marie Leblanc, retraitée discrète et exemplaire de Blois, rejetait dans sa vie les honneurs que lui vaut sa mort.

par [Didier Arnaud](file:///D:\auteur\didier-arnaud\)

publié le 17 avril 2002 à 23h03

Blois envoyé spécial

C’est une petite demoiselle anonyme que la mort a érigée en symbole. Le 21 février, Marie Leblanc, 79 ans, est agressée par deux hommes sur un parking, en plein jour, dans une ZUP de Blois (Loir-et-Cher). Ils en veulent à son sac. Elle se défend. Prend des coups. A l’hôpital, elle s’évanouit, tombe dans le coma. Le 1er mars, elle meurt.

Jusqu’à ses derniers jours, Marie Leblanc s’est engagée tous azimuts, discrètement. Et sa disparition a fait grand bruit. Étonnante gloire posthume. Marie n’était pas une figure locale, pas une notable. Elle avait appris à des générations d’enfants à lire, à écrire et à compter. Aujourd’hui, la mairie pense lui dédier une rue, ou une école. 79 associations se sont fédérées dans un collectif «antiviolence» à son nom. Plus d’un millier de personnes ont assisté à son enterrement.

Elle n’aurait pas aimé, Marie. Elle était discrète, timide, réservée. «On fabrique une Marie Leblanc à toutes les sauces», dit l’abbé Maurice Leroux, qui l’a côtoyée chez Chrétiens en liberté. «Elle dirait: « Mais foutez-moi la paix avec ça !» Fabien, 35 ans aujourd’hui, l’a eue comme maîtresse en CP, en 1972, à l’école des Cornillettes. Il dit qu’elle l’a mis sur les bons rails, lui a appris à vivre en société. Il se souvient d’une «petite dame grise». Il a écrit à tous les journaux pour dire son indignation. Il a écrit : «Mademoiselle Leblanc, en remerciement de votre dévouement de toute une vie, nous nous engageons à réparer la société française.» «Des yeux d’enfant, un regard candide, une parole douce et ferme», ça, c’est le souvenir de Jacqueline, directrice de la dernière école où elle a officié. Marie était une demoiselle jamais débordée par ses élèves. Une des pionnières de la méthode Freinet, qui n’hésitait pas à emmener sa classe au bord de la Loire pour étudier un phoque échoué là, par hasard.

Pas de prosélytisme. Marie était menue. «79 ans et 50 kg toute habillée», dit un responsable d’AC 41 ! (1) Habillée sans frais. Le petit béret vissé sur la tête, elle trottait dans les rues, et personne ne lui donnait son âge. Au volant de sa 4L blanche, elle était souvent en retard. Demoiselle têtue, droite, qui savait ce qu’elle voulait. Elle ne se résignait pas à arrêter de conduire, malgré ses problèmes de vue.

Le jour de l’agression, Marie allait chercher la clé d’une salle pour l’association Que choisir. Elle était efficace et serviable. Parfois larguée ­ le téléphone-fax de l’association était installé à son domicile, elle a mis six mois à en comprendre le fonctionnement ­, soucieuse de sa forme, elle continuait à fréquenter la gym volontaire. «Elle aimait bien l’équipe», dit Bernard Torchet, responsable à Que choisir. Mais les militants de l’association de consommateurs ne connaissaient pas ses autres engagements. Elle ne parlait jamais de religion à Que choisir. Elle compartimentait sa vie. Laïque et croyante, sans tomber jamais dans le prosélytisme. «Elle ne faisait pas de bruit mais elle avançait», se souvient une ancienne collègue institutrice.

Du Sgen-CFDT (2) à l’Université du temps libre, en passant par Croyants en liberté - un groupe de chrétiens progressistes -, le groupe pédagogique Freinet ou celui de l’abbé Grégoire - un ancien évêque blésois engagé contre l’esclavage -, Marie Leblanc multipliait les combats. Humaine, généreuse. Elle servait de «passeur». Aux réunions religieuses, elle donne le point de vue des laïcs de son point de vue. Elle écrit, ainsi : «Ne pas oublier que les instituteurs laïcs, respectueux de la laïcité, mais catholiques pratiquants, ont été parfois victimes d’une laïcité agressive.» Elle a aussi du temps à consacrer aux autres, sans structure et sans forme. Elle soutient financièrement un membre de sa famille, objecteur de conscience. Elle dispense des cours de lecture, le soir, à des enfants de harkis. Elle veille une amie mourante avec un dévouement quotidien.

Pleins et déliés. Laïque ? Elle l’était, Marie. Toujours à se poser des questions. Jamais sûre de son choix. Sa collègue Colette s’est retrouvée dans les années 60 dans une école à la mauvaise réputation. Colette se souvient de ces «grands balèzes» de 14 ans qui s’agglutinaient en criant «du sang ! du sang !». Marie, elle, avait les filles. Ensemble, elles organisaient des réunions avec les parents pour discuter, mais pas faire la morale. Colette l’entraîne à la pédagogie Freinet. «C’était la méthode de lecture qui l’intéressait, la philosophie : partir de l’enfant, de son environnement.»

Marie écrivait comme une ancienne institutrice, avec des pleins et des déliés. Elle avait un langage précis, une voix claire. «Une grande vie intérieure qu’on reconnaissait implicitement», dit Paulette, une autre amie. «Son autorité n’était pas mise en doute, ce qu¹elle disait avait été senti. Ce n’est pas le fait d’être leader qui fait qu¹on a de l’influence.» Pour la qualifier, elle utilise l’adjectif «rayonnant».

Modestie. Elle vivait seule, Marie. Elle confiait par coquetterie qu’elle avait refusé au moins une demande en mariage. Un sens de l’humour jamais pris en défaut, une humeur primesautière. Elle habitait dans une petite maison sur une levée du bord de Loire, à côté d’une ancienne piscine naturelle où les enfants venaient jouer. Elle, c’était plutôt sur les gravières qu’elle s’amusait, enfant. Avec Jean. Un copain de quartier. Elle l’encourageait à sauter de plus en plus haut, sur des tas de cailloux. Plus tard, c’était ces chemins de Loire à la lumière si particulière qu’elle aimait arpenter. Ses proches racontent avec parcimonie cette existence dont ils veulent avant tout respecter la modestie. Marie avait de très vieilles et strictes habitudes. Comme les gens qui ont connu la guerre, elle était plus qu¹économe. Un peu avare de sentiments, peu habituée aux grandes démonstrations. Parfois tournée vers le passé. En «perpétuelle quête de la ligne à suivre», selon son neveu. Pas ramenarde. Dans une lettre, elle écrit : «Vos discussions sont un peu fortes pour moi, modeste sur le plan intellectuel.»

Elle n’aurait pas aimé, sans doute. Qu’une semaine après l’agression, il y ait ce rassemblement silencieux auquel participent plus de 700 personnes, certains une fleur à la main. Qu’à ses obsèques, la cathédrale déborde. Que l’évêque et le préfet soient là. Certains membres de sa famille étaient choqués qu¹il y ait tant de monde. Tout ça pour elle. Alors que, comme le suggèrent certains, si elle était morte de sa belle mort ? A ses obsèques, il n’y a eu ni messe ni communion. Elle l’aurait voulu comme ça, Marie. Pour ne pas choquer les laïcs présents. Une partie de la quête a été reversée aux Restos du cœur et au Secours populaire.

Dans une de ses dernières lettres, la demoiselle parle de ces quartiers difficiles où vivent des gens inquiets de la grossièreté du langage et de l’agressivité, de ces familles pour qui «l’école privée est un refuge». Elle dit aussi ne pas comprendre que «notre Église catholique s’acharne à soutenir cette école privée coûte que coûte». Et elle termine : «Je n’ai pas de solution.» Jean, aux obsèques, a dit : «Aujourd’hui, si elle avait survécu, elle n’aurait tiré aucun sentiment d’amertume ou de vengeance.» Le 11 mars, les policiers ont arrêté un homme soupçonné d’avoir participé à l‘agression. Il a été mis en examen pour «violences volontaires ayant entraîné la mort».

(1) La section du Loir-et-Cher d’Agir contre le chômage !

(2) Syndicat général de l’Éducation nationale-CFDT.